

LE FILM COMPLET

DU
JEUDI

ARTHUR



par MORENCY
d'après l'opérette de MM^s A. BARDE
et H. CHRISTINE
Film O.S.S.O

Ce numéro contient, page 16, un délicieux portrait d'Odette FLORELLE.

ARTHUR

par MORENCY

d'après le film réalisé par Léonce Perret (film Osso), et tiré de l'opérette de MM. André Barde et Henri Christiné.

DISTRIBUTION :

Arthur Michoux	BOUCOT.
Antonine	LILY ZÉVACO.
Roger Beautramel	ROBERT DARTHEZ.
Mado Michoux	ÉDITH MÉRA.
Hubert de Fondragon	BERVAL.
M ^{me} Beautramel.....	MARGUERITE DUCOURET.
Saivah	BEVER.

CHAPITRE PREMIER

TRÈS élégante, la jolie baronne de Valrose était descendue de voiture devant un imposant immeuble de l'avenue des Champs-Élysées.

Elle avait dit à son chauffeur :

— J'en aurai pour un bon moment.

Et elle s'était précipitée vers un porche agrémenté d'une large plaque, très « Arts Décoratifs », portant ces mots :

« Institut de Beauté du professeur Arthur. »

Appartenant à ce « tout Paris » qui aime à se faire remarquer, la baronne de Valrose se devait de faire partie de la clientèle choisie de ce dieu en veston de bonne coupe, qui avait nom : Arthur Michoux.

Quand on était une cliente d'Arthur on pouvait se dire quelqu'un et cela vous posait dans la meilleure société.

Cette clientèle n'était pourtant pas faite d'un type unique, mais des mondaines, des demi-mondaines, des représentantes du faubourg Saint-Germain comme du faubourg Saint-Antoine, des comédiennes de la scène et de l'écran, des mannequins et des esthètes la composaient.

Pour attendre son tour, la visiteuse s'était installée devant un guéridon encombré de magazines.

Elle prit machinalement l'un de ces périodiques qui justement traitait des soins de beauté et agrémenta sa couverture, d'un imposant portrait du masseur chéri des dames.

Soudain, la petite baronne leva la tête et resta en admiration : le maître, le dieu, venait de pénétrer dans l'atrium, où, à sa vue, tous les employés redoublaient d'ardeur.

Et, dans un bourdonnement fait de papotages vraisemblablement sans intérêt, Arthur Michoux regarda, nerveux, autoritaire, masser ici une jambe, une cuisse et une hanche, et là pétrir une poitrine, une nuque et un triple menton.

Les gestes étaient assez harmonieux, mais plus loin, derrière d'utiles rideaux, des travaux moins esthétiques se poursuivaient.

Une grosse dame se laissait stoïquement épiler les poils du nez, tandis qu'une quinquagénaire, maigre et résignée, supportait avec non moins d'héroïsme l'ap-

plication sur ses joues creuses d'escalopes de veau fumantes.

Soudain, le regard de Michoux se posa sur la baronne de Valrose. Il chercha à se souvenir. Il trouva rapidement. Il s'agissait d'une nouvelle cliente qu'il lui fallait ménager. Les nouvelles clientes étaient son bien pendant vingt-quatre heures. Après, quand il les croyait conquises par son art, elles ne l'intéressaient plus.

La baronne venait pour la première fois. Il courut s'incliner devant elle.

Et ce fut un déluge de paroles, des explications à n'en plus finir sur les soins particuliers que réclamaient l'âge, la silhouette et l'état de la peau de la nouvelle cliente.

Puis, Arthur exigea que la baronne lui montrât ses jambes.

— Mais, se récria la jolie femme, je suis en combinaison fort légère!...

— Évidemment, approuva Arthur, cela est moins décent que le nu intégral.

Car, à la moindre objection de pudeur d'une cliente, Michoux plaçait son couplet sur le nu intégral et ses avantages.

Notre homme n'était pas seulement, en effet, le masseur chéri des dames, il servait encore, avec une foi que rien ne pouvait atteindre la cause supermoderne du nudisme.

— Le nu est chaste, baronne, expliquait-il. Le nu est, au fond, ce que nous avons de plus habillé.

« Oui, baronne, vous y viendrez comme toutes mes clientes. Et, maintenant, laissez-moi vous examiner. Il faut que je saisisse avant tout le type de femme que je dois recréer en vous... Marchez... Tournez-vous... Rentrez le petit ven-ventre... Avalez votre poitrine... La tête inclinée... Souriez... Soyez jolie, très jolie... C'est indispensable... Et puis, cela vous est si facile...

Confuse, gênée, flattée, rougissante et heureuse, tout cela en même temps, la baronne gloussait :

— Oh ! maître... Cher maître... Grand artiste... Je vous en prie...

Pourtant, l'examen fut interrompu par l'arrivée d'un groom, lequel annonça au patron que « Madame demandait Monsieur dans son bureau ».

Arthur s'excusa, confiant la nouvelle cliente à son second, le maigre et interminable Saivah.

CHAPITRE II

Dès que Michoux fut en présence de sa femme, une blonde des plus appétissantes, il abandonna tout air d'autorité et chantonna, avec des sourires de vendeur de grande maison :

— Bonjour, ma jolie... Que me vaut le plaisir d'une visite aussi matinale ?...

Mais l'expression sévère de Mado l'inquiéta et le fit immédiatement changer de ton :

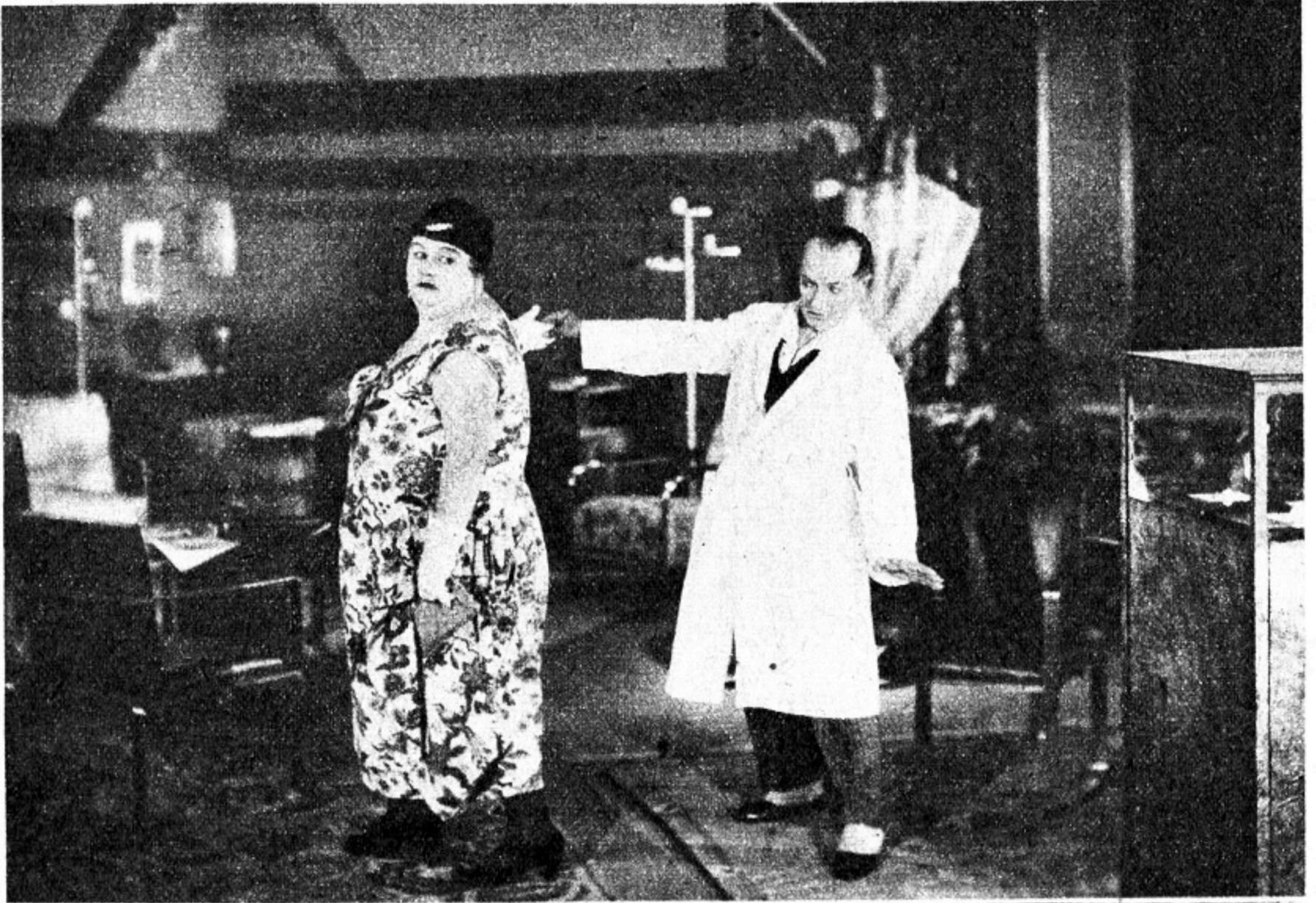
— Qu'y a-t-il ? Tu as l'air tout de travers.

ABONNEMENTS { France Un an .. 45 francs. Six mois. 23 francs. Étranger Un an .. 63 francs. Six mois. 32 francs.

Compte chèques postaux : 259-10

Le MARDI, le JEUDI
et le SAMEDI

Direction, Administration:
43, rue de Dunkerque,
PARIS (X^e).



Une grosse dame espérait l'amincissement de sa lourde silhouette.

— Il y a de quoi ! expliqua la jeune femme. Je viens de recevoir une lettre de La Martinique.

— Mauvaise nouvelle ?

— La tante Manuella est morte.

— Et tu appelles ça une mauvaise nouvelle ? On hérite !

— On hérite ?... Ah ! bien ouitche... Il ne reste rien de l'héritage de la tante. A peine, quelques haricots.

— Des haricots ? Fâcheux.

— Le reliquat provenant de la vente de tous ses biens a, paraît-il, servi à couvrir les frais de voyage en France de notre cousine Antonine...

— On nous expédie la cousine Antonine ?

— Oui. Elle doit arriver à Paris le 13 juin.

— Aujourd'hui ?

— Aujourd'hui.

C'était la tuile.

Arthur et sa femme demeurèrent un long moment atterrés.

Michoux gronda enfin entre ses dents :

— Et il y a tant de naufrages et de déraillements inutiles !

— Nous n'avons jamais eu de chance, appuya Mado, sans préciser si elle répondait directement à ce que venait de dire son mari ou si elle entendait parler de l'héritage perdu.

Tandis que les époux Michoux maudissaient cette tante, qui non seulement avait manqué d'esprit de famille en dilapidant une fortune qu'on disait rondelette, mais encore se compliquait d'une nièce qu'on prévoyait encombrante, un homme, vêtu à la dernière mode, pénétrait dans l'institut de beauté.

Ce visiteur était Hubert de Fondragon.

Il s'agissait certainement d'un habitué de marque, car le groom se précipita à sa rencontre et avant que

de Fondragon eût ouvert la bouche il lui annonça :

— Monsieur est avec Madame... Je vais annoncer Monsieur.

Hubert arrêta le groom d'un geste nonchalant de la dextre.

— Inutile... J'y vais.

La porte d'entrée s'était à peine refermée qu'elle s'ouvrait de nouveau pour livrer passage à une jeune fille encombrée de bagages paraissant dater d'une autre époque.

Il y avait là la boîte à chapeaux du temps que les-dits chapeaux étaient monumentaux, le cabas de nos grand'mères, le sac modèle 1830 et le vieux plaid écossais sans lequel nos ascendants eussent déclaré ne pouvoir voyager confortablement.

Il ne manquait à cette jeune fille sans élégance, voire sans coquetterie, maladroite, aussi embarrassée de ses bras et de ses jambes que de ses colis, que le chapeau-éteignoir de miss Helyett et des chaussures-bateaux.

Quelques rires fusèrent qui firent se retourner Hubert de Fondragon.

Le groom s'était approché, regardant effrontément la visiteuse des pieds à la tête.

— Vous demandez ?

— Suls-je à l'institut de Beauté Arthur ? s'informa timidement la jeune fille.

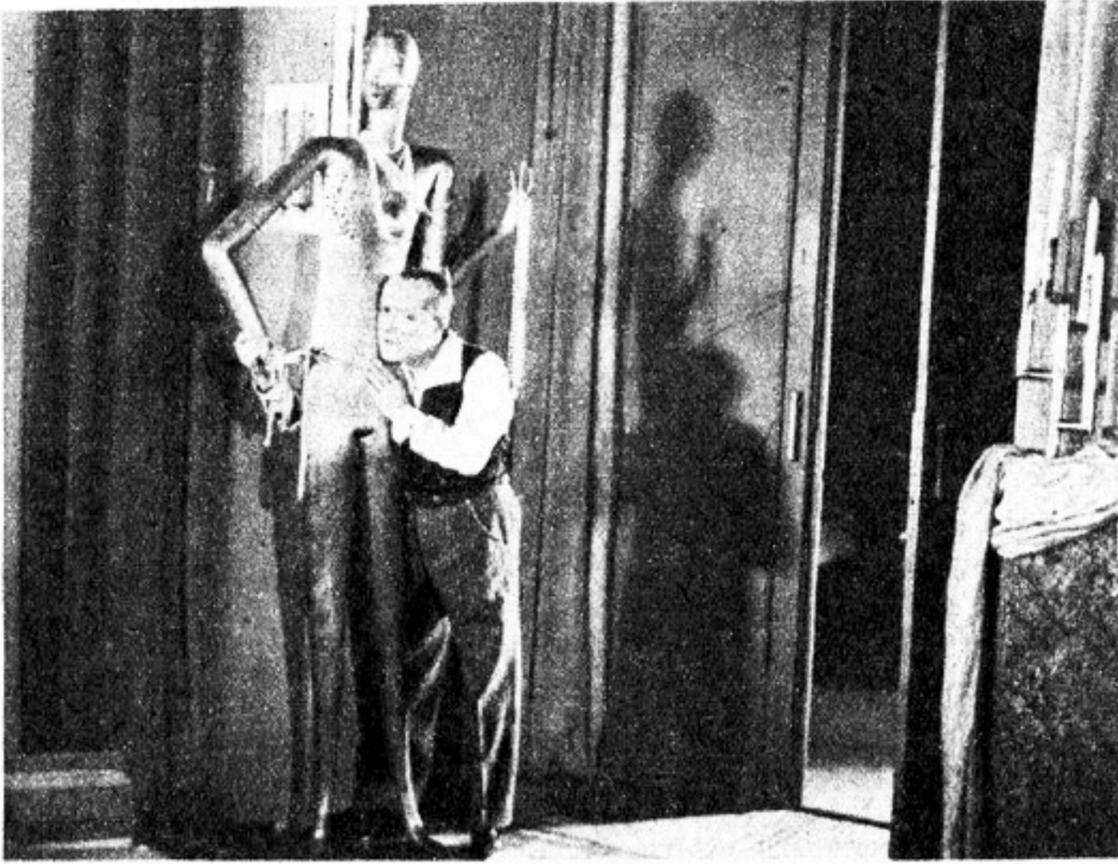
— En plein, plaisanta le groom. Et vous désirez ?

— Voir M^{me} Arthur.

— Dans ce cas, fallait pas entrer par ici. Prenez l'escalier de service à gauche comme tous les fournisseurs.

La timidité de la visiteuse était surtout de façade, car le groom se fit vertement remettre à sa place.

— Dites donc, pour qui me prenez-vous ? Je ne suis pas une domestique.



Arthur Michoux, court, nerveux, autoritaire, regardait...

La jeune fille haussa les épaules, reprit ses paquets et commanda :

— Conduisez-moi chez ma cousine !

Cette fois, le groom cessa de rire. La visiteuse était une parente de la patronne.

Il s'inclina et pria la visiteuse de le suivre, tandis que de Fondragon plaisantait avec une cliente :

— Non, vous ne la reconnaissez pas ? C'est miss Europe, voyons !

Mais si la visiteuse était quelque peu maladroite et habillée sans goût, Hubert n'avait pas dit une telle énormité en assurant qu'il s'agissait de la reine européenne de beauté.

La nièce des Michoux était fort jolie et très sympathique.

Fondragon quitta la cliente et vint proposer ses services à la nouvelle venue.

— Vous êtes monsieur Arthur ? lui demanda vivement la jeune fille.

— Non, un de ses amis seulement.

— Moi, je suis Antonine, leur cousine germaine, j'arrive de Fort-de-France...

— Dans ce cas, mademoiselle, voulez-vous me permettre de vous conduire auprès de votre famille ?

CHAPITRE III

Quand Fondragon pénétra dans le bureau d'Arthur, il trouva les époux Michoux assis l'un en face de l'autre et en proie, semblaient-ils, aux plus sombres réflexions.

— Ah ! tu arrives bien ! fit Arthur... Sais-tu quelle tuile vient de nous dégringoler sur le crâne ? La tante de Fort-de-France est morte... Tu sais bien, Mado en parlait souvent... Elle devait nous léguer un beau petit million... Et sais-tu ce qu'elle nous expédie ?

— Une cousine... Entrez, mademoiselle.

Et Hubert s'effaça pour laisser pénétrer, toujours entourée de ses innombrables paquets, la jeune Antonine. La cousine des Michoux avait repris son sourire intimidé de jeune pensionnaire en vacances.

Arthur regarda cette jeune fille si mal fagotée et soupira :

— Quelle réclame pour un institut de Beauté !

Mais Mado fut plus aimable.

— Je suis ta cousine Madeleine, ma chère petite,

annonça-t-elle et voici mon mari Arthur Michoux. Allons, viens m'embrasser.

Un long silence suivit cette présentation à peine piquée d'un baiser donné du bout des lèvres.

Ce silence devint à ce point gênant même qu'Antonine, dont le visage se crispa soudain regarda à droite, à gauche, comme si elle cherchait par où elle pourrait s'enfuir, et finalement éclata en sanglots.

C'était le bouquet !

Tout de même, Mado tenta de la consoler. Elle fit asseoir la jeune fille auprès d'elle et l'interrogea.

— En mourant, expliqua Antonine, tante Manuella m'a dit : « Va à Paris chez ta cousine Madeleine... Elle t'élèvera comme je t'ai élevée ».

— Assurément... finit par répondre Mado, d'autant plus gênée que son mari, assommé par le coup que lui portait cette arrivée, ne retrouvait même pas un sourire professionnel.

M^{me} Michoux fit signe à Antonine de reprendre ses paquets et, sortant avec elle du bureau elle dit à l'oreille de Fondragon :

— Tâchez de lui faire entendre raison.

CHAPITRE IV

Mais Hubert de Fondragon ne parvint pas à faire revenir son ancien camarade de régiment sur la mauvaise impression que lui avait produite la jeune Antonine.

D'ailleurs, il n'insista pas. Ayant justifié sa présence dans le bureau par quelques conseils sur les charmes de la vie de famille, conseils qu'Arthur n'entendit pas d'ailleurs, occupé qu'il était à téléphoner à un journaliste au sujet de la prochaine installation de son parc de nudisme, le bel Hubert s'approcha doucement d'un bouddha placé sur le bureau, le souleva machinalement et glissa rapidement sous la statuette un petit morceau de papier pris dans une poche de son gilet.

Ce papier Mado venait en prendre connaissance une heure après. Il portait ces mots :

« Je t'attendrai ce soir chez nous, à partir de quatre heures.

« Ton HUB. »

Maintenant que vous savez quel genre de relations M^{me} Michoux entretenait avec l'ami de son mari, vous l'excuserez peut-être un peu de ne pas avoir voulu traiter Antonine comme son enfant, voire même comme sa cousine.

Maud ne tenait pas à s'encombrer d'une jeune fille qui, sous ses airs empruntés, paraissait des plus fines et pourrait nuire à ses amours extra-conjugales.

D'ailleurs, Arthur ne parvenait pas à se faire à la présence d'Antonine et Maud avait intérêt à rester en bons termes avec son époux.

Maud crut donc agir sagement, c'est-à-dire dans l'intérêt de tous, sinon vraiment dans celui d'Antonine, en confiant à la jeune fille le soin de surveiller ses gens de maison.

— Tu comprends, lui avait-elle dit, j'ai horreur de m'occuper des choses du ménage. Je te laisse la haute main sur l'office.

— Entendu, cousine, avait accepté Antonine. Je suis si heureuse d'avoir retrouvé une famille que le reste ne compte pas.

Finalement la jeune fille prit fort bien ses fonctions sans paraître humiliée d'être le plus souvent avec les domestiques de ses cousins : la cuisinière Victoire et le valet de chambre Firmin.

Certes, elle avait rêvé mieux et parfois elle avouait au brave Saivah :

— Je suis moins qu'une domestique ici. Je fais partie de la suite... la suite à demain. Mais demain ne vient jamais.

Mais sa tristesse ne durait point et un refrain de son pays la consolait de ses petites misères.

— Encore, soupirait-elle aussi, si je pouvais avoir la semaine anglaise. Mais je n'ai pas même la semaine hindoue !... C'est vrai, la semaine hindoue, Nirvanah !... en faire le moins possible... Je suis une drôle de nature. Je n'ai pas le courage de... de ne pas en avoir !

CHAPITRE V

Cela durait depuis près d'un an et Arthur conservait son dédain à l'égard de la pauvre Antonine.

Il fallait voir avec quel air de suffisance, quelle hauteur, il recevait sa cousine chaque semaine alors que celle-ci venait lui présenter les notes du boucher ou de tout autre fournisseur.

— Vous n'avez pas fait de gaffes cette fois-ci ? demandait généralement Michoux...

Car Arthur ne pouvait pardonner à Antonine d'avoir, le premier mois de son entrée en fonctions, mis sur le compte de la petite Rita du Palace, les escalopes qui servaient à rafraîchir la peau tanée de la vieille baronne Taupier.

Parfois, Hubert, qui trouvait la jeune fille fort gentille, intervenait en sa faveur.

Mais, immédiatement, Arthur lui coupait la parole par un décisif :

— C'est une gourde !

Et, pour ne pas s'attirer d'histoires avec le mari de sa maîtresse, de Fondragon n'insistait pas.

— Quelle gourde ! répétait Arthur. Elle n'est bonne à rien.

Et, finalement, Hubert renchérisait :

— C'est la bonne à ne rien faire.

Ce jour-là, à son habitude, Hubert de Fondragon, alors que Michoux était appelé auprès d'une cliente, venait de glisser une lettre sous le bouddha du bureau quand la porte s'ouvrit brusquement :

Hubert eut un mouvement d'inquiétude. Allait-il se faire surprendre par le mari ?

Non, fort heureusement, la porte avait été ouverte par Antonine qui semblait n'avoir rien vu de ce geste fort compromettant.

— Vous cherchez quelque chose, mademoiselle Antonine ? demanda aussitôt de Fondragon en essayant de se donner un air dégagé.

— Oui, répondit la jeune fille en riant, ma recette. Vous ne l'avez pas vue ?... Comme vous me regardez... Vous savez bien ce que c'est qu'une recette, une recette de pâtisserie ?... Oui, un gâteau nouveau que j'ai trouvé ce matin dans le journal... J'ai commencé et, puis voici que j'ai oublié les proportions... C'est bête, hein ?

— Mais non... Ça arrive... Vous êtes donc gourmande, mademoiselle Antonine ?

Malicieuse, regardant Hubert du coin de l'œil, la jeune fille riposta :

— On a le vice qu'on peut !

Fondragon ne trouva pas de réplique tant il était abasourdi. Antonine était-elle naïve ou se moquait-elle de lui ?

Il bredouilla :

— Je ne connais pas le commencement de votre recette, mais cela se termine certainement par : « Sau-poudrez de sucre cristal et mettez sur un côté du fourneau ».

Antonine prit un temps comme au théâtre et lança aussi naturellement qu'elle le put :

— Tous les fourneaux ne sont pas à côté !

Hubert comprit cette fois. Il salua très sec et s'en fut.

Saivah, qui était entré sur les dernières phrases du précédent dialogue ne put s'empêcher de rire de bon cœur :

— Bravo, mademoiselle ! cria-t-il dès que de Fondragon fut parti... Bravo ! Voilà qui est bien répliqué. Il me porte sur les nerfs comme à vous même ce prétentieux avec son nom qui se dévisse.

— Que voulez-vous, s'excusa Antonine, il m'agace tellement ce vernis-là. Chaque fois qu'il m'adresse la parole il le fait de haut comme si j'étais la bonne... Alors vous comprenez, à la fin, la bonne devient mauvaise !

CHAPITRE VI

Quelques minutes après la scène que nous venons de conter, l'Institut de Beauté Arthur avait un nouveau visiteur.

Bien pris dans son complet sport, il s'agissait d'un jeune homme au visage sympathique qu'une auto de luxe venait d'amener au rond-point des Champs-Élysées.

Roger Beautramel était son nom.

« Nouveau visiteur » avons-nous dit en parlant de Roger, nouveau, oui, mais pour Antonine seulement, qui, s'étant mise à la fenêtre, l'avait vu pénétrer sous le porche et trouvé « fort convenable » ainsi qu'on disait au siècle dernier.

Antonine avait même trouvé le jeune homme tellement à son goût qu'elle s'était précipitée dans sa chambre pour changer de robe.



— Vous n'avez pas fait de gaffes, cette fois ? demandait-il à Antonine.

Antonine avait fait cela instinctivement, « sans savoir pourquoi » comme dit la chanson, car il n'y avait vraiment aucune raison qu'elle eût affaire avec le visiteur.

S'il était donc nouveau venu pour la jeune fille, depuis un an déjà, Roger Beautramel avait beaucoup fréquenté l'institut de Beauté, mais les deux jeunes gens ne s'étaient jamais rencontrés.

Dès que Roger pénétra dans le premier salon, l'oriental Saivah vint s'incliner familièrement devant lui.

— Comment se porte Saivah ? interrogea Roger, assez distant.

Saivah s'inclina plus bas encore et riposta :

— L'homme sage sait se plier aux circonstances, comme l'eau prend la forme du vase qui la contient.

Roger éclata de rire :

— C'est une doctrine pour les pots, ça !

— Il y a des pots qui sont bouchés ! fit sur le même ton, Saivah.

— Et pour qui dites-vous cela, fils de Vichnou ?

— Un sot fait plus de questions en dix minutes soupira l'Oriental d'un air détaché, qu'un homme d'esprit ne peut faire de réponses en dix ans.

Cette fois, Roger trouva le ton déplacé et lança :

— Ah ! mais dites donc, vous m'agacez !... Vous êtes pédicure, restez à votre place... plus bas que moi.

Saivah continuait néanmoins :

— Plus un singe monte haut, plus il montre son derrière.

Et Saivah, après un nouveau salut excessif, s'en fut très digne, laissant Roger Beautramel complètement interloqué.

Roger ne fut tiré de son ahurissement que par le rire frais d'Antonine. Il se retourna et aperçut la jeune fille qui avait tenu à voir le beau jeune homme de près et venait d'entrer.

— Ça vous fait rire, mademoiselle ? demanda-t-il, vexé.

— Je ne puis pourtant pas pleurer, répliqua fort logiquement la jeune fille.

— Évidemment.

— Et vous désiriez, monsieur ?

— Voir M^{me} Michoux.

— Ma cousine est au Bois.

— Regrettable.

— Je le lui dirai, elle sera très flattée.

Les deux jeunes gens se regardèrent en souriant et Antonine, tout de suite familière, rompit la première le silence.

— Voulez-vous me permettre, monsieur, de vous donner un petit conseil ?

— Au sujet de votre cousine ?

— Non, de votre cravate. Elle est de travers. Ne bougez pas, je vais vous la remettre... à l'endroit. Là, voilà qui est fait. Vous comprenez, que dirait votre petite amie.

— Je n'ai pas de petite amie, mademoiselle.

— Vrai ?... Ah ! c'est très bien.

— Cela vous rends si joyeuse ?

— Je suis toujours joyeuse.

— Non, pas de petite amie, pas de fil à la patte. Je suis un jeune homme d'aujourd'hui. Les petites femmes c'est bon pour les vieux messieurs.

— Ah !... Et l'amour alors ?

— L'amour ? Quelle bonne blague !

— Et vous ne... vous ne *blaguez* jamais ?

— Jamais.

— Ah !

Un nouveau silence suivit. Visiblement gênée cette fois, Antonine tourna deux fois sur elle-même, fit à mi-voix cette constatation :

— Au fond, je ne sais pas pourquoi je vous dis tout ça...

Et brusquement elle lança, sèche et ironique à la fois :

— Bonne chance, m'sieur !

Arthur entra par une autre porte. Il prit Antonine par le poignet et la pria de retourner à ses fourneaux.

— Vous ! s'écria Michoux en reconnaissant Beautramel. Que je suis heureux. Venez donc dans mon bureau.

Les deux hommes se serrèrent les mains et Arthur entraîna le visiteur dans son studio.

CHAPITRE VII

Michoux et Beautramel se connaissaient depuis quelques mois.

Ils s'étaient rencontrés, l'été précédent, à Juan-les-Pins. M^{me} Beautramel mère avait loué une de ses villas aux Michoux.

Or, M^{me} Beautramel mère s'inquiétait de l'oisiveté de son fils et, voyant Arthur expédier de nombreux ordres de bourse, elle pensa que la chance venait de la mettre en relations avec un homme d'affaires de tout premier ordre. Aussi demanda-t-elle au directeur de l'institut de beauté de placer son Roger dans une maison de coulisse à Paris.

Roger s'empressa d'approuver sa chère maman qui lui donnait ainsi le moyen de vivre la vie de Paris.

Arthur ne s'était d'ailleurs guère occupé par la suite du jeune homme qui, pour rassurer sa maman, écrivait régulièrement à cette dernière qu'il vivait chez les Michoux sous la tutelle de « cette excellente M^{me} Arthur ».

Or, Roger venait annoncer une terrible nouvelle à Michoux : l'arrivée aussi inattendue que brutale de sa mère.

Et avant que le masseur à la mode ait eu le temps d'imaginer un moyen de parer ce terrible coup, M^{me} Beautramel se présentait à l'institut de beauté du rond-point des Champs-Élysées.

Peu après la rencontre des deux hommes, Saivah venait annoncer en effet :

— M^{me} Beautramel de Juan les-Pins, demande si le maître peut la recevoir.

Roger pâlit et regarda fort inquiet Arthur Michoux.

Mais ce dernier le rassura d'un sourire qui signifiait : « Laissez-moi faire, jeune homme, je ne suis pas né d'hier. »

Et Michoux donna l'ordre d'introduire la maman du jeune homme.

Tout de suite M^{me} Beautramel se précipita les mains tendues vers Michoux :

— Cher monsieur, dit-elle, que j'ai de joie à vous revoir.

— La bonne surprise, minauda Arthur.

— Je venais embrasser mon grand et j'ai tenu tout de suite à vous demander ce que vous en pensiez.

— Ce que j'en pense ? répéta Arthur en échangeant avec Roger un regard d'intelligence... Ce que j'en pense... Mais tout simplement que c'est un as... Le petit va très bien, très bien, honorée madame... L'agent de change chez lequel il travaille ne le *changerait* pas pour tout l'or du monde.

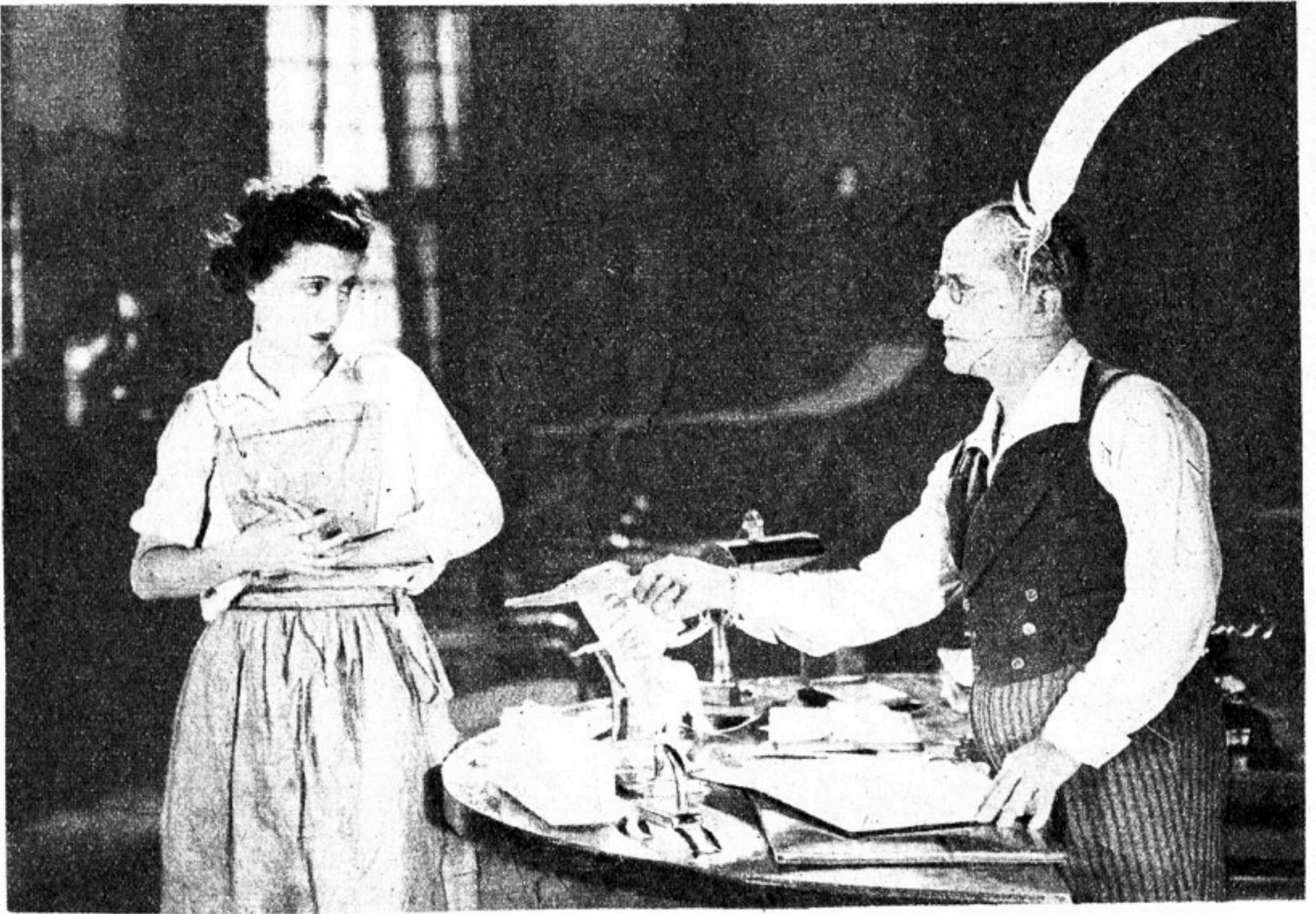
M^{me} Beautramel releva la tête fièrement.

— Je suis bien heureuse, soupira-t-elle. Et M^{me} Michoux ? Je ne vous demandais pas de ses nouvelles ?

— Elle est au mieux... et au Bois. Oui, elle fait en ce moment sa promenade à cheval quotidienne. Cette promenade lui fait le plus grand bien et lui donne des satisfactions inouïes.

Arthur ne croyait pas si bien dire. Mado, qui, en effet, faisait de l'équitation dans l'allée des Acacias, chevauchait, à ce moment même, avec le beau Fondragon qui profitait de toutes les occasions pour se pencher vers la jolie femme et l'embrasser dans le cou.

Mais, il est vrai, Arthur n'avait pas précisé la nature des « satisfactions » que son épouse quelque peu volage, retirait de ses promenades équestres.



Il fallait voir avec quel air de suffisance, il recevait sa cousine.

Dans le bureau d'Arthur, M^{me} Beautramel félicitait maintenant le masseur de ces dames :

— J'ai entendu dire un bien fou de vous, cher monsieur. Vous êtes un dieu, paraît-il.

Arthur accepta froidement le compliment et précisa même sans la moindre modestie :

— Un dieu ? Je suis mieux qu'un dieu, madame... Dieu a créé, moi je recrée, j'améliore, je parais ce qu'il a imaginé !

Depuis un moment le jeune Roger s'était levé.

Tout en écoutant Arthur, machinalement il avait pris le bouddha du bureau.

— Une jolie pièce, constata-t-il.

— Oui, n'est-ce pas, sourit complaisamment Michoux. Mais, permettez, j'aperçois de la poussière... Ces domestiques font leur travail à moitié.

Arthur avait saisi à son tour le bouddha et l'époussetait avec sa pochette.

Il allait reposer le bibelot sur le bureau quand la dernière lettre, que Fondragon avait glissée dans le creux du socle, glissa et tomba à terre.

Arthur, interloqué, hésita tout d'abord.

Enfin, il se décida, reposa le bouddha sur le bureau, se pencha, ramassa la missive et en fit sauter l'enveloppe.

Le masseur chéri de ses dames lut rapidement ce que Fondragon écrivait à Mado, tandis que M^{me} Beautramel et son fils examinaient les autres objets d'art qui ornaient le bureau du maître masseur.

La prose de Fondragon devait être fort compromettante, car Michoux pâlit affreusement, se passa la main sur le front et s'écroula dans un fauteuil.

Au bruit de cette chute, les visiteurs s'étaient retournés.

M^{me} Beautramel se précipita avec des gestes de petite folle.

— Ah ! mon Dieu !... Monsieur Arthur. Mon cher maître... Que vous arrive-t-il ?

— Ce qui...

Arthur n'en put dire davantage. Il étouffait. Se prenant la tête à deux mains il répéta :

— Ça... ça... ça !... Me faire ça à moi !

— Cher maître... murmura encore une fois M^{me} Beautramel.

Mais Michoux ne voyait plus personne, n'entendait plus rien.

Il se leva comme un automate, écarta M^{me} Beautramel et son fils et brusquement arpenta son bureau à grandes enjambées, les poings crispés et la mâchoire inférieure en avant.

— Vous avez mal à la tête ? interrogea la mère de Roger en courant après lui.

Arthur s'arrêta et ironique gronda :

— A la tête, oui c'est ça, à la tête... Elle bouillonne... Elle va éclater... C'est une crise subite, douloureuse... Je n'ai pas l'habitude !

Et, brusquement, le pauvre dieu « vulcanisé » disparut en proie à la plus vive agitation.

CHAPITRE VIII

Arrivé dans l'atrium, Michoux aperçut son fidèle Saivah et courut à lui.

Le prenant par les épaules, il plongea ses yeux dans les siens et lui demanda :

— Saivah, que fait-on dans ton pays quand on croit qu'on est trompé ?

Très grave Saivah répondit :

— On attend d'en être sûr.

Certes, Arthur ne prévoyait pas cette réponse.

Il fit :



Quand Mado, ondulante amazone, rentra du Bois...

— Oui, évidemment... Mais quand on est à peu près sûr d'être... sûr ?

— Ma foi, il y a deux sortes d'hommes misérables, se décida à répondre Saïvah. Il y a d'abord celui qui cherche et ne trouve point. Il y a ensuite celui qui trouve...

— Sans avoir cherché, c'est mon cas.

— Non, qui trouve et qui n'est pas content.

— Supposons qu'on ait trouvé. Que fait-on dans ce cas ? On tue ?

— Oh ! non, c'est bien trop doux la mort. Non, on dissimule, on conserve le sourire... et on mijote une petite vengeance bien... tortueuse.

— Tortueuse ?

— Tortueuse.

Arthur se dérida à ce mot. Son sourire commercial et niais remplaça l'amer rictus et il dit entre ses dents :

— Tu as raison, fils du Gange, je mijoterai !

Mais de l'intention à la réalisation il y a un pas énorme, et Arthur, bien qu'il prit un bon élan, ne parvint pas à le franchir.

CHAPITRE IX

En effet, quand Mado, ondulante amazone, rentra du Bois, il se mit à prononcer des phrases assez étranges qui intriguèrent la jolie femme :

— Tu aimes le théâtre, Mado ?... Oui, tu l'aimes...

surtout dans une baignoire... une baignoire... Dans une baignoire on nage dans le bonheur... et l'on envoie le mari au bain !

— Non, mais tu divagues ? demanda Mado tout de même inquiète.

D'un geste noble, très étudié, Arthur sortit de sa poche la lettre de Fondragon et la mit sous le nez de sa femme.

Cette lettre était ainsi conçue :

« Voilà le coupon, mon amour. Ce soir, au fond de la baignoire 19 je t'attendrai. C'est la plus sombre, et, la grille levée on sera chez nous. Mon bec dans ta bouche. Hub. »

Mado, qui n'était pas assez sotte pour se dénoncer par un geste ou un mot maladroits — elle prévoyait depuis longtemps cette scène — prit l'air le plus ingénu du monde et dit :

— Je ne comprends absolument rien à cette lettre.

Arthur parut quelque peu démonté par tant de calme.

— Comment, tu ne comprends pas ? répéta-t-il... Mais c'est pourtant clair... La baigneuse c'est toi et Hub c'est Hubert.

— Hub est peut-être Hubert, je te l'accorde, concéda la femme d'Arthur, mais la baigneuse.

— Tu es la seule femme de la maison.

— Erreur. Il y a encore la cousine... Ah ! tu vois.

Arthur crut brusquement qu'il était sauvé.

— Non ! s'écria-t-il, ce serait Antonine... Mais non Mado l'accusait sans doute pour se défendre.

— Tu veux m'égarer, se méfia Michoux. Antonine ? Avec une cafetière comme la sienne...

— Elle a un type...

— Tu l'as vu ? Un type que je connais ?

— Mais non, un type, un genre... Il y a des hommes qui aiment ça... Et, justement, elle a très bien pu plaire à Hub... à Fondragon, veux-je dire... C'est un joli coco ton Fondragon. Il a gardé des mœurs de militaire. Il s'occupe à l'office...

— Un ancien officier, c'est possible après tout.

Sentant que ça mordait, Mado insinua :

— Tu comprends, comme il ne pouvait emmener ce petit souil-



Il pria Antonine de retourner à ses journeaux.

lon aux fauteuils d'orchestre il la plonge dans une baignoire !

— Je n'avais pas pensé à ça, fit bêtement Michoux. C'est vrai, maintenant je me souviens. A son arrivée, il avait tiqué sur ses jambes. C'est dégoûtant.

— Dégoûtant ! appuya Mado.

CHAPITRE X

Cette fois, Arthur était bien vaincu et sa femme, en cruelle

épouse qu'elle était, ne craignit point de porter de nouveaux coups à son adversaire conjugal bien qu'il fût à terre.

Elle lui reprocha son manque de confiance et obtint qu'on obligea Fondragon à épouser Antonine.

— Excellente idée, approuva Arthur. Il lui collera sa particule, ça lui apprendra.

Arthur achevait à peine cette phrase que le beau Fondragon paraissait, portant aux lèvres le sourire ridicule de l'homme qui ne sait rien.

celle de la cousine. Au grand étonnement de M^{me} Michoux, cela fut relativement assez facile.

Sachant Antonine très intelligente, Mado avait compris qu'il ne fallait point ruser avec cette petite, mais, au contraire, jouer franc jeu et lui avouer toute la vérité.

Ensuite on ferait appel à ses bons sentiments, à son dévouement...

Sans s'effaroucher de ce que lui contait quelques heures plus tard M^{me} Michoux, Antonine se mit soudain à rire :

— Ainsi, tu m'attribues ton amour ?

— Oui. Je ne pouvais pas en sortir autrement, expliqua Mado. Mais ne va pas croire qu'entre Fondragon et moi il y ait uniquement une... fantaisie amoureuse. Nous nous connaissions avant mon mariage. Nous nous serions même unis légalement si la fâcheuse question d'argent n'était intervenue... Mon mari ignorait tout... et sans cette maudite lettre...

Antonine réfléchit un moment et posa cette nouvelle question :

— Et mon cousin, que dit-il de cela ?

— Il considère que M. de Fondragon a abusé de toi et il exige qu'il t'épouse.

— Il exige... répéta la jeune fille... Mais sais-tu bien que M. de Fondragon ne me plaît pas ?

— Ça n'a aucune importance, riposta vivement M^{me} Michoux.



Antonine et Hubert étaient, dès lors, fiancés.

Au-dessous : Le professeur Arthur était à Juan-les-Pins.

En l'apercevant, Michoux marcha droit sur lui et lui lança en plein visage :

— Mes compliments, tu en fais de belles... Je sais tout... tout... Ne dis rien... J'espère que tu te rends compte de la situation et que tu sais ce qu'il te reste à faire.

En dépit des regards que lui lançait Mado, Hubert se méprit à ce point sur le sens des paroles prononcées par Michoux qu'avec le plus grand calme il prit une carte de visite dans son portefeuille et la tendit au mari.

Arthur resta la bouche ouverte pour demander finalement :

— Ta carte ?... Que veux-tu que je fasse de ta carte ? Ah ! tu as peut-être changé d'adresse ?

— Mais qu'exiges-tu de moi ? fit Fondragon abasourdi.

— Ce que j'exige ? se monta Arthur... Ce que j'exige ? Je vais vous le dire, monsieur !

Et Michoux fit connaître au pauvre Hubert complètement ahuri son ultimatum : épouser Antonine pour réparer le mal qu'il avait fait dans la maison. L'honneur de son nom dépendait de ce mariage.

Alors, constatant l'ahurissement progressif de Fondragon et redoutant une nouvelle gaffe, Mado intervint disant :

— Monsieur de Fondragon, votre conduite est inqualifiable. Mon mari sait tout. Il a trouvé sous le bouddha votre lettre adressée à Antonine. Le seul moyen de vous réhabiliter, de vous sauver... et elle aussi... Comprenez moi bien : elle aussi, c'est-à-dire la femme compromise... le seul moyen, c'est d'épouser ma cousine Antonine.

M^{me} Michoux profita enfin d'un moment d'inattention d'Arthur, appelé au téléphone, pour glisser dans l'oreille de son amant :

— Acceptez, ce sera un mariage blanc... Acceptez car en refusant vous me perdriez à jamais.

CHAPITRE XI

L'acceptation du pauvre Hubert obtenue, restait à enlever



— Comment aucune importance ?

— Mais oui, aucune... Ce que je te propose c'est un mariage blanc... suivi dans quelques mois d'un divorce. Ainsitu m'auras sauvée et, grâce à cette union, tu seras considérée.

CHAPITRE XII

Les Michoux firent très bien les choses. Arthur dota Antonine qui, brusquement, devint d'une coquetterie affolante.

Ces oppositions sont assez fréquentes chez les jeunes filles, pourtant ici elle n'était point justifiée par l'amour.

Antonine, en effet, ne pouvait voir son mari en peinture et Hubert ne pardonnait pas à Mado de lui avoir fait épouser « une bonne » comme il disait en pinçant les lèvres avec un dégoût comique.

La veille du mariage, Arthur avait proposé à Fondragon et à sa future épouse de venir passer leur lune de miel à Juan-les-Pins.

Antonine, qui voulait éviter tout tête-à-tête avec son mari, et Hubert qui savait retrouver Mado, acceptèrent avec empressement.

Mais tout d'abord cela n'alla pas tout seul.

On n'offrit aux jeunes époux que deux pièces dont une seule était meublée d'un lit.

Et Fondragon dut dormir dans un fauteuil, ce qui lui donna des courbatures fort désagréables.

Antonine, malicieuse et quelque peu cruelle aussi, frappait tous les matins à la porte de la chambre de son mari en lui disant qu'il était temps de sortir du lit... Sortir d'un lit !... Depuis combien de jours, le pauvre Fondragon ignorait-il ce geste ?

CHAPITRE XIII

Ce mauvais côté du séjour à Juan-les-Pins s'effaçait pourtant quelque peu dès que Fondragon apercevait Mado plus coquette, plus jolie que jamais.

De son côté, reçue très souvent dans la villa des Beautramel, Antonine avait le plaisir d'y rencontrer le jeune Roger avec qui elle sympathisait chaque jour de plus en plus.

Parfois, Arthur s'étonnait de la froideur existant entre les deux époux, mais Mado lui expliquait que c'était dans la nature de Fondragon et que, décidément, Antonine ne devait avoir aucun tempérament.

Peu à peu, d'ailleurs, on s'habitua à ce manque d'emballement réciproque chez les nouveaux mariés et nul ne s'étonna plus de voir Hubert conduire régulièrement M^{me} Michoux à Nice dans sa voiture, alors que Roger et Antonine faisaient une partie de tennis ou une promenade aux environs de Juan-les-Pins.

Un matin, on annonça qu'un concours de pyjamas allait avoir lieu au casino.

Antonine, qui en portait un des plus séduisants fut poussée à concourir par son cousin Arthur, lequel ne la traitait plus en parente pauvre depuis le mariage de la jeune fille avec de Fondragon.

La coquetterie d'Antonine semblait même agir sur lui comme sur tous les autres hommes et il était maintenant aux petits soins pour sa charmante cousine

— Concourir, moi ? s'étonna Antonine... Vous voulez rire ?

— Nullement, répondit Arthur. Je m'y connais en femmes, ma chère et vous aurez un gros succès.

— Vous n'avez pas toujours dit ça, cousin.

— Vous n'avez pas toujours été... ce que vous êtes.

— Alors, vrai, vous me conseillez de concourir ?

— Je ne le conseille pas, je l'ordonne !

— Oh ! alors...

L'idée de Michoux n'avait point été si folle. Antonine obtint en effet le prix d'honneur au concours de pyjamas.

Ce succès fit quelque bruit dans la région. Même un rédacteur de *l'Eclaireur de Nice* demanda la photo de la jeune femme et celle du si « Tout parisien » Arthur Michoux, disant que cela ferait une page très parisienne.

CHAPITRE XIV

Si de Fondragon dédaigna de féliciter sa femme de ce succès au concours de pyjamas, Roger Beautramel fut beaucoup plus galant.

Roger retrouva Antonine sur la plage et non seulement il la félicita, mais encore il apprit à la ravissante cousine des Michoux qu'elle venait d'être élue reine de la plage.

— Sans blague ? s'écria Antonine.

— Parole d'honneur, m'dame la reine, riposta Beautramel sur le même ton gavroche.

Et tout de suite le beau Roger proposa un match en mer.

— Chiche ! accepta Antonine.

Roger expliqua :

— On va au ponton des plongeurs et le gagnant sera celui qui arrivera premier à votre cabine en nageant jusqu'à la plage.

— All right !

En quelques bonds, les deux concurrents arrivèrent au point convenu pour le départ et se jetèrent à la mer.

La course fut palpitante. Pendant un bon moment, Roger mena le train, mais, finalement, il fut rejoint, dépassé et Antonine gagna de plusieurs longueurs.

— Gagné ! triompha la jolie fille en arrivant au but. Alors quoi, mon petit Roger, on n'est plus en forme ?

Beautramel était vexé comme un gosse.

— Vous m'énervez, répondit-il de très mauvaise humeur. Ah ! décidément, pour les sports il n'y a pas à dire, vous êtes un as... Un garçon, un vrai garçon,

Antonine se montra consolante :

— Vous prendrez votre revanche demain.

— Non, non, refusa Beautramel, redevenu plus souriant, vous me battriez de plus loin encore.

CHAPITRE XV

Peu après l'arrivée de Fondragon et de sa femme à Juan-les-Pins, un fait assez inattendu s'était produit : Antonine était devenue la femme la plus désirée, comme la plus courtisée de la région.

Et Arthur le premier, Arthur qui, autrefois dédaignait « ce petit souillon » n'avait aujourd'hui d'yeux que pour la cousine de sa femme.

A plusieurs reprises, alors que la séduisante Antonine était dans sa cabine de bains, Michoux avait essayé de s'offrir pour rien le plus troublant des spectacles.

Ces essais généralement infructueux s'étaient d'ailleurs presque toujours terminés fort mal pour lui, soit qu'il reçût la porte sur le nez ou qu'un garçon de cabines très musclé lui fit comprendre un peu rudement l'indécence de sa tenue.

Mais Arthur n'était pas seul à trouver Antonine charmante. Fondragon lui-même qui, pourtant ne pardonnait pas à Michoux de l'avoir uni à « une bonne », faisait maintenant des scènes de jalousies à sa virginale épouse.

Il est vrai que ces scènes étaient la conséquence de celles dont Mado accablait son amant.

Un jour, elle reprocha à Hubert :



M^{me} Beautramel eut le tort de donner ses impressions sur Antonine devant Michoux.

— Si tu ne l'avais pas habillée de robes aussi coquettes, personne ne ferait attention à elle !

Pourtant, Mado ajouta peu après ce reproche :

— Que veux-tu, je suis jalouse.

Antonine étant venue involontairement ce jour-là interrompre la scène entre les deux amants, M^{me} Michoux s'en prit directement à elle :

— Antonine, je trouve que, depuis quelque temps, tu me parles sur un ton qui ne cadre pas avec nos conventions. Reste à ta place.

Mais, malicieuse, celle qui était toujours une jeune fille, ripostait :

— Si j'étais à ma place, tu serais rudement embêtée !

— Embêtée ? dit Mado, qui ne comprit pas immédiatement.

— Pour la simple raison que la place d'une femme, dit le code, est auprès de son mari, la nuit comme le jour...

Et Antonine s'en fut en chantonnant :

— La nuit comme le jour... La nuit comme le jour !

Mado, dès lors, se montra plus aimable avec Antonine, sachant bien maintenant que sa cousine la tenait et qu'à la moindre offensive cette dernière riposterait en exaspérant sa jalousie.

Fondragon, de son côté, pour éviter les scènes avec Mado, tenta d'imposer sa volonté à sa femme :

— J'exige, lui dit-il, que vous changiez de manières.

La réponse d'Antonine ne se fit pas attendre. Elle fut télégraphique et précise :

— Zut !... Flûte !... Crotte !

Si ses rencontres avec Mado ou avec Fondragon amusaient follement l'espiègle Antonine, elle évitait de se trouver seule avec Arthur qui devenait trop admiratif et quelque peu entreprenant.

Quand, la regardant avec des yeux mouillés, il murmurait : « La chrysalide est devenue papillon... » M^{me} de Fondragon cessait de rire et n'avait plus qu'un désir : fuir un homme trop dangereux, ce danger ne fut-il qu'en paroles.

Détail piquant, M^{me} Beautramel était-elle aussi en perpétuelle admiration devant cette jolie femme dont son fils s'éprenait chaque jour davantage.

— Elle a un succès inouï, disait-elle, mais tellement justifié. Et puis, malgré cela, elle est inattaquable. C'est une perle. J'estime que celui qui aurait le plus de chance de réussir auprès d'elle serait un homme d'âge raisonnable, plein de séduction et jouissant d'un certain prestige.

Malheureusement, M^{me} Beautramel eut le tort de donner ces impressions sur Antonine devant Michoux qui, de ce fait, se crut bel et bien désigné pour devenir l'amant de M^{me} de Fondragon.

CHAPITRE XVI

Tandis que M^{me} Beautramel lançait, sans le vouloir, Arthur vers un échec certain, Antonine de plus en plus éprise du beau Roger, flirtait avec ce jeune sportif dans le hall de la villa Beautramel.

Tout d'abord, les deux jeunes gens n'avaient échangé que des phrases banales et Roger pour se donner une contenance, comme peut-être pour amorcer un sujet de conversation qui lui était cher, déclarait :

— Ce serait rigolo si l'on partait tous les deux sur un petit bateau pour faire le tour du monde comme Alain Gerbault.



Devant le sourire moqueur de sa femme, il ne savait que penser.

Antonine s'emballa à cette idée :

— Ah ! oui... Chiche qu'on y va...

Mais Roger la calma :

— Seulement, il y a votre mari.

— Oui, approuva tristement Antonine... Et il ne faut pas mener son mari en bateau. C'est très vilain. Les deux amoureux éclatèrent de rire.

— Vous ne l'aimez donc pas ? demanda vivement Beautramel.

— Je l'estime... à sa juste valeur, ce qui ne fait pas grand'chose vous savez.

— C'est drôle, continua Roger, il y a des moments où, près de vous, je me sens gauche, timide comme auprès d'une femme.

— C'est peut-être parce que je suis une femme ! fit Antonine très câline.

— Probablement.

Un silence suivit tandis que nos jeunes gens se rapprochaient doucement l'un de l'autre.

Et puis, toujours dans le silence le plus émouvant, ce fut un « rapproché », comme on dit au cinéma, encore plus prononcé.

Et enfin le plus fou des baisers fut donné, accepté et... rendu.

Le soir de ce double aveu, un bal organisé dans le vaste hall du « Provençal » établissement supermondain, réunit tous nos personnages.

Antonine dansa avec Roger et évita d'accorder d'autres danses à Arthur comme à Fondragon et aux innombrables élégants qu'attiraient ses charmes gachés.

Elle paraissait pourtant ne pas vouloir davantage entre les danses se trouver seule avec l'homme qu'elle aimait.

Toutefois, dans la langueur d'un tango, elle murmura :

— Oui, mon mari passera la nuit au casino.

Et, rougissante, elle ajouta :

— Qu'allez-vous penser de moi, Roger ?

— Je vous le dirai après... répondit simplement le jeune homme.

— Effronté !

CHAPITRE XVII

Antonine rentra de cette soirée fort énervée.

Après avoir respiré l'air frais de la nuit à la fenêtre

de sa chambre, elle ferma les persiennes et lentement se déshabilla, remplaçant sa robe de bal par le plus moderne des pyjamas.

Cette nuit qui s'annonçait si calme, devait finalement, pour la plupart de nos personnages, se passer en rencontres qu'on nous permettra de dire simplement sentimentales, car si Antonine avait donné rendez-vous à Roger, peu après le retour de M^{me} Michoux une silhouette masculine se glissa dans la chambre de Mado. Mais pourtant tout n'alla pas au gré de tous.

Entendant du bruit à sa fenêtre, Antonine, qui s'était précipitée le cœur battant ferme, ouvrit les persiennes et poussa un cri de surprise.

Ce n'était pas Roger qui pénétrait chez elle, mais son cousin Arthur Michoux.

— Chut ! fit Arthur... Je suis Roméo... Ne craignez rien, ma Juliette.

— Vous allez me faire le plaisir de vous en aller immédiatement, se défendit Antonine.

— Pas avant de vous ouvrir mon cœur, annonça Michoux qui paraissait très décidé à pousser l'aventure plus loin.

— C'est déjà trop d'avoir voulu ouvrir cette fenêtre. Vous allez partir ou j'appelle, le menaça sa cousine.

— Vous n'appellerez pas. Vous n'avez rien à gagner au scandale.

Antonine imagina un autre moyen de défense :

— Si vous ne partez pas, je préviens votre femme.

Cette fois, Arthur parut moins sûr de lui et il devint larmoyant, faisant à sa cousine une brûlante déclaration d'amour, que, sans doute pour l'éteindre, il mouillait de larmes.

Antonine l'écouta froidement et quand Arthur s'ar-



Les jeunes gens se rapprochaient doucement l'un de l'autre.



— Au fond, vous êtes un grand gosse sportif, dit-elle, devant sa timidité.

rêta pour respirer, elle lui annonça très calme :

— Cousin, je vous donne deux minutes pour enjamber la fenêtre et disparaître... Une...

— Mais.

— J'appelle Mado...

— Non, n'appellez pas...

Vaincu, Arthur enjamba l'appui de la fenêtre en disant :

— Vous faites de moi le plus malheureux des hommes.

— Entendu, se mit à rire Antonine tandis que son cousin disparaissait au bas de l'échelle... Et surtout ne marchez pas dans les géraniums.

— Ce sont des bégonias ! rectifia Arthur avec une intonation d'homme désespéré.

CHAPITRE VIII

Arthur venait à peine de disparaître que trois petits coups discrets étaient frappés à la porte de la chambre d'Antonine.

La cousine des Michoux s'empressa d'aller ouvrir à Roger qui fit un pas et n'osa plus avancer.

— Vous avez peur ? s'étonna Antonine.

— Oui.

— Vous n'étiez pourtant pas si timide quand vous m'avez embrassée sur la bouche. Au fond, vous êtes un grand gosse sportif et voilà tout.

— En effet, je ne sais pas prononcer les mots idiots qui chatouillent les femmes. Et si vous ne m'aidez pas...

— Moi ?

— Oui, laissez-moi être... le jeune marié.

— Le joli mot !... Oui, jouons encore... Dites, si l'on supposait que l'on est mariés.

— Épatante votre idée. On va jouer au jeune ménage Roger Beautramel... Comme cela je n'ai plus peur.

CHAPITRE XIX

Depuis un moment, tendrement enlacés, les deux amoureux rêvaient. La jolie tête d'Antonine reposait sur la poitrine de Roger.

Et tout à coup quelqu'un entra précipitamment dans la chambre.

Ce quelqu'un était Fondragon, mais non point un Fondragon correct qui vient défendre son honneur, non, un Fondragon qui, on le comprenait, s'était habillé en hâte et ne paraissait nullement à son aise.

Roger l'aperçut, repoussa doucement Antonine et s'avança :

— Monsieur, je suis à votre disposition.

Mais, à la grande surprise de Beautramel, Fondragon courut vers sa femme, expliquant :

— Antonine, il y va de notre sécurité... Un homme est là, dans le jardin, qui guette... Cet homme c'est Arthur... Il vient pour nous surprendre... Je vous supplie de jouer votre rôle de femme pour quelques instants.

— Comment ça ? chercha à comprendre Antonine.

— Qu'il nous trouve couchés ensemble.

— Ah ! ça jamais !

Roger pressait Antonine de lui expliquer ce qui se passait de si étrange quand Mado parut à son tour dans la chambre de sa cousine.

— Il va me tuer ! gémissait M^{me} Michoux.

— Oh ! j'en ai assez, décida brusquement Antonine. Venez, Roger... Qu'ils se débrouillent.

Suivant docilement celle qu'il aimait, Beautramel lui fit cet aveu, qui en toute autre circonstance eût été du dernier comique :

— Je n'y suis pas du tout, du tout...

— Je vous expliquerai, promit Antonine en l'entraînant... S'il le faut, je vous ferai même quelques dessins.



Hubert et Mado se réfugièrent dans une alcove dissimulée derrière un rideau.

CHAPITRE XX

Quand Fondragon et sa maîtresse se trouvèrent seuls dans la chambre d'Antonine ils n'eurent qu'une idée : se cacher.

Après avoir regardé de tous côtés, Hubert aperçu une alcôve dissimulée derrière un rideau en dentelles, prit Mado par la main et dit ces simples mots :

— Ici... Venez !

Il était temps. Arthur entra dans la chambre.

Mais ce n'était point le mari qui cherche des coupables. Son visage était calme, ses gestes sans nervosité.

Il s'approcha du lit avec des ruses d'apache, souleva légèrement le rideau et fit à mi-voix :

— Ne dites rien, je vous en conjure. J'ai réfléchi depuis tout à l'heure... Pour vous avoir, je divorcerai... Vous ne pouvez rester avec cet imbécile de Fondragon.

— Goujat !

Hubert était sorti de l'alcôve, menaçant.

— Toi !... fit Arthur ahuri.

— Oui, moi, le mari... Ah ! tu veux me prendre ma femme, tromper la tienne... ta digne et sainte femme.

Arthur se jeta à genoux :

— Je t'en supplie, qu'elle n'apprenne pas...

Mado paraissait à son tour :

— Trop tard, mon cher, trop tard !

Arthur se traînait maintenant aux pieds de sa femme qui, de coupable, devenait victime.

Mais le pauvre Michoux n'était pas à la fin de ses ahurissements.

C'était M^{me} Beautramel qui maintenant surgissait une lettre à la main.

— C'est épouvantable ! pleurnichait la pauvre femme... Il enlève M^{me} Fondragon... « Quand tu liras ces lignes, m'écrit Roger, Antonine et moi nous roulerons vers notre destinée... »

— Amour, amour quand tu nous tiens... soupira Arthur, tandis que Mado lui éclatait de rire au nez.

— Tu ris, fit Michoux plein d'espérance, c'est donc que tu me pardonnes ?

— Oui, consentit Mado magnanime... J'estime que tu es assez puni.

— Eh bien, et moi ? crut bon d'ajouter Fondragon... Moi aussi je suis semé.

Arthur prit Fondragon par les épaules et le consola :

— Justement, puisque tu es semé, tu repousseras ! Et, brave homme, Michoux ajouta :

— On te consolera... N'est-ce pas, Mado ?

— Oui, approuva M^{me} Michoux... On va reprendre la bonne petite vie d'autrefois.

FIN.

MORENCY.